

l'hébreu et le chaldéen , mais sur la première. L'impression est très-belle , en particulier celle de l'hébreu et du chaldéen , qui sont toutes deux en caractères dits espagnols ; mais , malheureusement , elle n'est pas du tout exempte de fautes. Les deux textes sont ponctués et ont aussi les grands accents. Si , par exception , un mot hébraïque a le ton sur l'avant-dernière syllabe au lieu de la dernière , il est indiqué par un accent grave sur la syllabe tonique. Quant au texte des Septante , il est complètement accentué , à la différence du texte grec du N. T. , qui ne l'est qu'en partie.

Les volumes suivants de l'Ancien-Testament , présentent un ordre un peu différent. Comme le Targum d'Onkelos ne contient que le Pentateuque , et qu'aux yeux de Ximenès et de ses savants , à ce que l'on voit dans le second prologue , les paraphrases chaldaïques des autres livres sacrés étaient corrompues et remplies de fables , on les a laissées de côté dans tout le reste de l'A.T.(1). Ximenès fit toutefois traduire ces Targums en latin , et conserver ces traductions dans la bibliothèque de l'université d'Alcala , comme on le voit encore dans le second prologue.

Le second volume de l'Anc. T. comprend les livres de Josué , des Juges , Ruth , les 4 livres des Rois , les deux des Paralipomènes et la prière de Manassé. A cause de l'absence du texte chaldéen et de sa version , ce volume n'est partagé qu'en trois colonnes.

La Vulgate y est toujours au milieu entre le texte hébraïque et les Septante , toujours accompagnés d'une version interlinéaire. Tout le reste est comme dans le

(1) En effet , le Targum de Jonathan sur les prophètes , le Targum sur les hagiographes et d'autres , contiennent beaucoup de fables , sans parler des inexactitudes , et des passages traduits d'une manière arbitraire. Cfr. Herbst , Einleit. ins A. T. , herausg. von D^r Welte 4 p. p. 478-487.

premier volume, mêmes lettres, même disposition. La prière de Manassé, à la fin du volume, ne se trouve qu'en latin.

Le troisième volume de l'A. T. renferme des livres proto-canoniques et deutéro-canoniques, dans l'ordre suivant : Esdras, Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, la Sagesse de Salomon, et l'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sirach. Par rapport à ces deux derniers livres, la nouvelle traduction latine, comme il a été dit, est de Jean Vergara ; mais l'ordre général est le même que celui qui a été décrit jusqu'à présent, à quelques exceptions près. Ainsi, tandis que les autres livres de ce volume, qui appartiennent encore au premier canon ou au canon hébraïque, présentent dans les trois colonnes le texte hébreu, la Vulgate et les Septante avec leur traduction interlinéaire, les livres du second canon n'ont pas de texte hébreu. Ces livres, qui n'existent qu'en grec, sont, Tobie, Judith, la Sagesse de Salomon, la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, et quelques morceaux d'Esther, qu'on rencontre dans les Septante à différents endroits du livre, et que saint Jérôme, suivi en cela par les éditeurs de Complute, a réunis à la fin de ce livre. On a conservé dans ces passages deutéro-canoniques, la division en trois colonnes, parce que le texte des Septante avec la version interlinéaire, demandant le double plus d'espace que la Vulgate, on l'a partagé en deux colonnes, entre lesquelles la Vulgate occupe encore le milieu. Entre les livres proto-canoniques ou hébreux de ce volume, les Psaumes ont ceci de particulier, que la Vulgate n'y est pas comme d'ordinaire, placée à côté du texte hébreu, mais comme version interlinéaire au-dessus du texte des Septante, auquel elle correspond

exactement pour cette partie de l'Écriture. En revanche, on a placé à côté du texte hébreu, la traduction faite par saint Jérôme lui-même sur l'hébreu, de sorte que dans le psautier cette traduction occupe la colonne du milieu.

Enfin, le quatrième et dernier volume de l'Anc. Test. comprend Isaïe, Jérémie, les Lamentations, Baruch, Ezéchiel, Daniel avec les passages deutéro-canoniques des chapitres III, XIII et XIV (1), Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Abacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie et les trois livres des Machabées. De ces livres, quelques-uns ne sont pas proto-canoniques, et par conséquent on ne les possède pas en hébreu : ce sont Baruch, les endroits cités de Daniel (la prière d'Azarias, le cantique des trois jeunes hommes, l'histoire de Suzanne, celle de Bel et du Dragon de Babylone), et les trois livres des Machabées. En ce qui regarde en particulier le troisième livre des Machabées, la Polyglotte n'a que deux colonnes, parce que ce livre, qui n'est pas même deutéro-canonique, mais apocryphe, ne se trouve pas dans la Vulgate. Ces deux colonnes ne contiennent en conséquence que le texte des Septante avec une nouvelle version latine interlinéaire.

Ce dernier volume de l'Anc. Test. et de tout l'ouvrage fut achevé le 10 juillet 1517, dans les ateliers de Arnold Guillaume de Brocario à Alcalá, et lorsque le fils de cet imprimeur, le jeune Jean de Brocario, vint en habits de fête en porter la dernière feuille à Ximènes, celui-ci s'écria plein de joie : « Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, d'avoir fait arriver à une heureuse fin cette œuvre difficile (2). »

(1) Longue note de l'auteur pour prouver que plusieurs écrivains, entre autres Rosenmuller, ont décrit la Polyglotte sans l'avoir vue ou examinée.

(2) C'est ainsi que le jeune Brocario a plus tard raconté plusieurs fois la chose. Gomez, l. c. p. 967, 48 etc.

Ximenès vécut donc assez pour voir achever l'impression de sa grande Bible ; mais comme il mourut quatre mois après , le 8 novembre 1517 , l'autorisation papale pour la publication de l'ouvrage (1) ne parut que deux ans après sa mort , le 22 mars 1520 , et il se passa ensuite encore un an , avant que les exemplaires n'en fussent connus hors de l'Espagne. Delà vient que l'on ne put avoir égard au texte de Complute ni en tirer parti , dans les éditions de la Bible de Bomberg , pour l'A. T. (1518, etc.), ni dans celle d'Erasmus pour le N. T. (1516, etc.). La Polyglotte n'est toutefois pas restée sans influence sur la formation du texte biblique. En ce qui regarde le N. T. elle est l'*editio princeps* par l'ancienneté de l'impression (1514), tandis que la première édition d'Erasmus a pour elle d'avoir été plus tôt connue (1516). Mais comme Erasmus n'y consacra que cinq mois , et qu'il y travailla fort vite , en ne s'appuyant que d'un petit nombre de manuscrits , il trouva bon dans les éditions postérieures , dans la quatrième (1527) et dans la cinquième (1535) , de mettre aussi à profit le texte de Complute (2).

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre ici avec quelle bonté Ximenès prit l'œuvre d'Erasmus sous sa protection , contre son entourage. Zuniga , un des principaux éditeurs de la Polyglotte , aussitôt après l'apparition du N. T. d'Erasmus , s'était mis à écrire des contre-observations aux notes de ce savant. Ximenès désira que cette critique sévère fût d'abord communiquée en manuscrit à Erasmus même et qu'elle ne fût publiée que s'il ne se montrait nullement disposé à y avoir égard. Zuniga ne répondit pas à ce désir : et comme , en présence même de Ximenès ,

(1) Elle fut demandée trop tard , comme l'indique le bref lui-même. Du reste , Hug se trompe en assignant pour date à ce bref le 20 mars 1521.

(2) Griesbach , N. T. tom. 1 , Prolegom. p. VI.

il portait sur Erasme des jugements pleins de véhémence et propres à le déprécier, le prélat lui dit avec simplicité et d'un ton sérieux : « Plût à Dieu que tous les écrivains fissent leur travail aussi bien que lui. Quant à vous, il faut nous donner quelque chose de meilleur, ou ne pas décrier le travail d'autrui. » Zuniga resta muet, et fut si intimidé de ces quelques paroles que, tant que vécut Ximenès, il ne parla plus de sa polémique; mais il n'en fut que plus violent et plus acerbe après la mort du cardinal. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'il revint de son égarement; et peu de temps avant sa mort (1530), il régla que ses autres manuscrits encore dirigés contre Erasme, ne seraient pas imprimés, mais remis à Erasme lui-même, pour qu'il en pût profiter (1).

A partir du milieu du XVI^{me} siècle environ, une foule d'éditions du N. T. suivirent tantôt Erasme, tantôt la Polyglotte, ou tous les deux à la fois. Ainsi, tandis que les éditions de Bâle, entr'autres, prenaient Erasme pour guide, le texte de Complute fut reproduit dans les éditions Plantin ou d'Anvers et dans celles de Genève. La grande Polyglotte de Paris (1645) l'adopta également dans son 9^{me} et son 10^{me} vol. in-folio, qui contiennent le N. T. Et, pour ne pas parler d'autres éditions, le texte d'Erasme et celui de Complute, furent suivis dans la grande Polyglotte d'Anvers, éditée aussi par les Espagnols en 1569, et aux frais de Philippe II.

L'édition de Ximenès n'eut pas moins d'influence sur les célèbres éditions d'Etienne. Dans la première, Rob. Etienne, imprimeur à Paris (1545), prit entièrement pour base le texte de Complute; et si la troisième édition

(1) Du Pin, Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclés., etc., t. XIV, p. 75.
— Erhard, Geschichte des Wiederaufblühens der wissenschaft. Bildung, B. II, s. 574.

d'Etienne, qui est encore plus importante, a été faite sur la cinquième d'Erasmus, elle a toutefois encore mis à profit la Polyglotte, qui, d'autre part, avait déjà servi à Erasmus dans cette cinquième édition, prise pour règle par Etienne. Cette troisième édition d'Etienne établit aussi une liaison entre notre Polyglotte et le *Textus receptus*, dû, comme on sait, à la famille des Elzevir, imprimeurs à Leyde. En effet, ce fut le texte de la troisième édition d'Etienne, en tenant compte aussi de celle de Bèze, que les Elzevir répandirent par centaines de milliers, et rendirent ainsi le texte dominant (1624-1735).

Ainsi le N. T., de l'édition de Complute, a exercé une grande influence sur les textes du XVI^e et du XVII^e siècle, jusqu'à ce que la Polyglotte anglaise de Brian-Walton (plus tard archevêque de Cantorbéry), ouvrit, en 1657, une nouvelle époque. John Fell, évêque d'Oxford (1675) et le professeur John Mill d'Oxford (1707), dans leurs éditions, bâtirent à leur tour sur cette nouvelle Polyglotte, pour être ensuite surpassés eux-mêmes par Bengel et Wetstein.

Les travaux de Griesbach et des critiques plus récents ont reculé davantage encore à l'arrière-plan le N. T. de l'édition de Complute; et cela doit d'autant moins étonner, qu'on n'a eu pour la Polyglotte que dix manuscrits (1), tout au plus, du N. T.; tandis que maintenant (depuis Scholz) on a pu en comparer et mettre à profit environ 500. Toutefois le texte de Complute a récemment encore été suivi dans l'édition du N. T. du docteur Gratz (Tubingue, 1821 et Maïence, 1827); en même temps que celle du docteur Ván Ess repose à la fois sur le texte de Complute et sur celui d'Erasmus. L'édition de Goldhagen,

(1) Griesbach, N. T. t. I Prolegom. p. VI.

autrefois fort répandue , donne également le texte de Complute.

L'influence de notre Polyglotte sur le texte de l'Anc. Test. ne fut pas beaucoup moins grande. Elle n'en est pas, sans doute, l'édition *princeps*, comme dans le N. T. ; cette gloire, comme il a été remarqué précédemment, appartient bien plutôt à l'édition soignée par les juifs, et publiée à Soncino (1488), laquelle fut suivie de celle de Brescia (1494). Toutefois, la bible de Complute, est la seconde édition servant de fondement au texte hébreu, et il reste incertain si l'on y a tiré parti de l'édition de Soncino ou de Brescia. Il en est, à la vérité, qui ont cru découvrir une certaine parenté entre notre Polyglotte et le texte de Brescia, mais après un examen plus approfondi, ces prétendues traces d'affinité ont été reconnues pour insuffisantes et ne prouvant rien (1). Gomez, ancien biographe de Ximenès (2), raconte que ce prélat acheta pour 4000 ducats sept manuscrits hébreux. L'archevêque lui-même ou ses savants, rapportent seulement, dans le premier prologue adressé à Léon X, et sans entrer dans plus de détails, « qu'ils avaient réuni un nombre considérable de manuscrits hébreux, grecs et latins. » Quintanilla prétend que les sept manuscrits hébreux mentionnés tout à l'heure, arrivèrent trop tard pour pouvoir encore être mis à profit (3). Mais Gomez, qui vivait précisément à Alcalá et peu de temps après Ximenès, ne dit pas un mot de cette circonstance, si importante, si elle était vraie, et ajoute

(1) Rosenmuller, Handbuch, etc. III. Th. — (2) Gomez, l. c. p. 966, 52.

(3) Quintanilla, Archetipo de virtudes, espejo de prelados el venerable Padre et siervo de Dios, F. Fr. Ximenez de Cisneros. Palermo, 1653, l. III, c. II, p. 437. — Pedro de Quintanilla et Mendoza était Franciscain, et agent de l'Espagne à Rome, à l'occasion de la béatification de Ximenès qu'on avait en vue.

seulement que ces sept manuscrits étaient encore de son temps conservés à Alcalá.

Quelques années plus tard que notre Polyglotte, la célèbre bible hébraïque de Bomberg fut imprimée à Venise (1518), dans les ateliers d'un anversois, Daniel Bomberg, mais elle parut avant la Polyglotte; et de même que pour le N. T., Ximenès et Bomberg possèdent aussi en commun, par rapport à l'Ancien, la gloire d'avoir, les premiers parmi les chrétiens, édité la Bible en hébreu. En conséquence, la bible d'Alcalá, et celle des éditions Bomberg qu'avait soignée le savant rabbin Jacob Ben Chaïm (1526, in-folio), servirent de base à la plupart des éditions postérieures. La Polyglotte d'Heidelberg, par Bertram, reproduit purement le texte de Complute, dans trois éditions (1586-1616); et elle emprunte de même à notre bible d'Alcalá, le texte des Septante et de la Vulgate (1). La Polyglotte d'Anvers (1569-72) donne pour l'A. T. un texte mêlé de celui de Complute et de celui de Bomberg, et elle a été suivie en cela par les éditions Plantin et par la célèbre Polyglotte de Londres (1657).

A partir de là, l'influence de l'œuvre de Ximenès sur le texte de l'A. T. commence à baisser; et à mesure qu'Athias, Buxtorf, le juif Norzi de Mantoue, J. H. Michaelis à Halle, Kennikott, professeur à Oxford, et de Rossi, professeur à Parme, firent faire de nouveaux progrès à la critique du texte de l'A. T., on vit aussi peu à peu le texte de Complute rentrer dans l'ombre des bibliothèques. Heureusement, il est dans les destinées des œuvres de l'homme, même les meilleures, d'être à leur tour surpassées par d'autres.

Mais dans le dernier siècle, la bible de Complute,

(1) Herbst, Einleit. ins A. T. v. Thl. I. Welte. Rosenmuller. Hand b. Thl. III.

grâce à une critique injuste , fut même menacée de perdre sa gloire antique et si bien méritée. Ainsi , sans attaquer son texte hébreu , et en se plaignant seulement de quelques changements dans les Septante , que les éditeurs de Complute auraient rendus plus conformes au texte original, le texte grec du N. T. devint l'objet d'une longue et violente discussion entre quelques savants protestants (1).

Le premier qui entreprit de contester la valeur de la bible d'Alcala , fut le critique J. Jacques Wetstein de Bâle, qui, dans les prolégomènes à sa grande édition de la Bible (1730 et 1751) , éleva contre le texte de Complute du N. T. trois graves accusations; d'abord , qu'il n'est basé que sur des manuscrits récents; qu'il a été altéré à dessein, en vue de la Vulgate; qu'enfin, l'assurance d'avoir mis à profit des manuscrits reçus de Léon X , mérite peu de croyance , parce que Léon X n'est devenu pape que le 11 février (il faudrait dire mars) 1513, et que l'impression du N. T. a été terminée dès le 10 janvier 1514 (2).

Les prolégomènes de Wetstein furent réimprimés à Halle en 1764 , par les soins du docteur Semler, qui, bien qu'il soit partisan des principes de critiques de Bengel et non de Wetstein , adopta cependant comme siennes les accusations de ce dernier contre le texte de Complute , les reproduisit et les fortifia encore la même année 1764, dans un écrit intitulé : *Historische und kritische Sammlungen über die s. g. Beweisstellen in der Dogmatik. Erstes Stück über 1 Joh. 5. 7.*

(1) On peut voir un exposé complet de cette dispute dans Walch, *Neuester Religionsgeschichte* Bd. IV , p. 243 - 450. Rosemüller en a donné un extrait dans le vol. III de son Manuel pour la littérature de la critique biblique.

(2) Cette troisième accusation a déjà été réfutée p. 406. Quant à ce que dit plus tard Semler que ces manuscrits n'ont servi qu'à l'A. T., son assertion est en contradiction avec la déclaration des éditeurs , dans leur avant-propos au N. T.

« On ne peut nier, y dit-il à la page 77, que toute cette édition n'ait été altérée à bon escient d'après le texte latin, et qu'elle n'ait été soignée par des hommes dont la science n'avait rien d'extraordinaire. » C'est ainsi qu'avant même d'avoir jeté les yeux sur un exemplaire de la bible de Complute, il osait porter une sentence que, dans la dispute en question, il dut, à sa honte, se laisser reprocher par ses adversaires, et qu'il tâcha seulement plus tard de corriger. Semler fut appuyé par le prédicant et recteur J. N. Kiefer de Saarbruck; tandis que le pasteur en chef, J. Melchior Goetze de Hambourg, entra en lice pour soutenir la valeur de la bible de Complute. Une foule d'écrits furent publiés à ce sujet, jusqu'à ce que presque tous les lecteurs en furent fatigués, et que le caractère de Semler y eut subi une atteinte plus forte encore que n'en avait éprouvé son érudition (1). Celle-ci ne fut cependant pas victorieuse; au contraire, dès son second écrit contre Goetze (1768, le troisième sur toute cette affaire), il dut revenir sur ce qu'il avait soutenu dans le principe, savoir que toute cette édition avait été altérée sciemment d'après le texte latin, et se borner à dire qu'il n'avait pas voulu parler d'une altération générale du texte grec, mais seulement de la falsification des passages liturgiques.

Encore cette accusation fut-elle à son tour bornée par Kiefer, et du consentement de Semler, à deux ou trois passages seulement (Math. 6, 13. — 1 Jo. 5, 7, et sous certain rapport, 1. Jo. 2, 14). Ainsi, Semler se voyait réduit à tâcher de sauver seulement une petite tour exté-

(1) Le docteur Semler, dit Walch (Neueste Religionsgesch.), s'exprime d'un bout à l'autre d'un ton si moqueur, si grossier et si peu théologique, que j'ai presque cru à la fin entendre quereller un ouvrier des salines de Halle.

rieure de la grande forteresse dans laquelle il avait prétendu se maintenir d'abord (1).

Goetze, au contraire, plus heureux dans cette lutte qu'il ne le fut dix ans plus tard contre Lessing, a montré dans quatre publications que le texte de Complute diffère de la Vulgate en non moins de 900 endroits, et particulièrement dans beaucoup de passages liturgiques (2), que par conséquent, les éditeurs de Complute suivirent ordinairement leurs manuscrits, même contre la Vulgate (3); et qu'ainsi, on pouvait par induction conclure, en leur faveur, que, même dans ces deux ou trois passages, ils ont formé leur texte d'après les manuscrits grecs; surtout que le plus important de ces passages (1 Jo. 5, 7) n'est évidemment pas dans le texte de Complute une traduction de la Vulgate.

Il n'était donc pas possible que les accusations de Wetstein et de Semler contre la bible de Complute restassent debout; d'habiles critiques, au contraire, tels que Jos. Dav. Michaelis, passèrent des rangs des adversaires de notre Polyglotte, du côté de ses admirateurs et de ses défenseurs (4), auxquels s'adjoignirent encore le célèbre Ernesti, dans sa Nouvelle Bibliothèque théologique (tom. 6, p. 723, etc.), et le rapporteur de tout ce débat dans Walch, *Neueste Relig. geschichte*. Griesbach déclara aussi que Semler avait été beaucoup trop loin dans ses accusations contre les éditeurs de Complute, et que plusieurs variantes, qu'il avait taxées d'arbitraires, avaient été trouvées tout à fait fondées, par les progrès de la critique et

(1) Walch, ib. 481. (2) Ibid. 461.

(3) Par exemple, dans le passage important sur la résurrection, I. Cor. 15, 551, où les éditeurs de Complute donnèrent la vraie leçon tout à fait contrairement à la Vulgate.

(4) Walch., ib. p. 462.

la découverte de nouveaux manuscrits. (Ce célèbre critique croit toutefois, qu'en quelques endroits du N. T., les éditeurs de Complute ont donné un texte différent de leurs propres manuscrits.) En général, les modernes ont été plus équitables dans les jugements qu'ils ont portés sur la bible de Complute, et avec raison, car l'accusation d'une altération générale du texte en faveur de la Vulgate, s'est peu à peu réduite à très-peu de chose; et encore, sous ce rapport, l'on ne peut condamner sans réserve les éditeurs de cet ouvrage.

Ainsi, d'abord, pour ce qui concerne le passage de saint Matthieu, c. vi, v. 13, où notre Polyglotte laisse de côté la doxologie, placée après le *Pater noster*, les éditeurs ont consigné à la marge l'observation suivante : In exemplaribus græcorum, post hæc verba orationis dominicæ : « sed libera nos a malo » statim sequitur *οτι σου εστιν η Βασιλεια κ. τ. λ.* Sed advertendum, quod in missa græcorum, postquam chorus dicit illa verba orationis dominicæ « sed libera nos, etc. » sacerdos respondet ista verba supradicta : « *quoniam tuum est regnum*, etc. » Sic magis credible videtur, quod ista verba non sint de integritate orationis dominicæ, sed quod vicio aliquorum scriptorum fuerint hic inserta, etc., etc.

Ainsi les éditeurs de Complute avouent en toute sincérité qu'ici ils se sont écartés de leurs manuscrits grecs; et ils en donnent en même temps la raison, savoir que cette doxologie aura, par erreur, été transportée de la liturgie grecque, dans le texte du N. T. Et en ce point, ils avaient complètement raison, de l'aveu des critiques modernes; et la sincérité avec laquelle ils déclarent eux-mêmes qu'ils s'écartent de leurs manuscrits fait naître en leur faveur un bon préjugé par rapport aux autres endroits accusés.

Le second endroit dont on se plaint, est de nouveau une omission faite dans la première épître de saint Jean, ch. 2, où, malgré leurs manuscrits, les éditeurs de Complute doivent avoir retranché au commencement du v. 14, les mots : ἔγραψε ὑμῖν, πατέρες, ὅτι ἐγνώκατε τον ἐπ, ἀρχῆς. — Mais, il est manifeste que ces mots ne sont qu'une reproduction littérale du commencement du v. 13; et l'on ne saurait considérer comme une hardiesse trop grande, d'expliquer leur existence par une ancienne faute de copiste, et cela, en dépit même de bons manuscrits. Maintenant, est-ce uniquement à cause de cette persuasion, fortifiée d'ailleurs par la Vulgate, que les éditeurs de Complute ont, de leur propre autorité, retranché ces mots? ou manquaient-ils réellement dans leurs manuscrits? C'est une question qu'on ne peut décider, attendu que ces éditeurs n'ont eux-mêmes fait aucune observation sur ce passage; mais dans tous les cas, il est certain que, soit pour la dogmatique, la liturgie et la polémique, soit pour tout autre but théologique, il est parfaitement indifférent, que ces mots se trouvent *une* ou *deux* fois dans l'épître de saint Jean; et, par conséquent, il est impossible que les intérêts de l'Eglise de Rome aient déterminé les éditeurs de Complute à faire ce changement d'après la Vulgate.

La troisième et dernière accusation dirigée contre la Polyglotte, a rapport au *comma joanneum*, comme on l'appelle, que les éditeurs doivent avoir traduit de la Vulgate et intercalé de leur propre autorité, dans le texte grec 1. Joh. c. 5, v. 7. Ce passage « *tres sunt, qui testimonium dant in cælo: Pater, Verbum et Spiritus Sanctus ethi tres unum sunt,* » qu'on aime à citer comme preuve biblique du dogme de la sainte Trinité, ne se trouve, comme on sait, dans aucun *bon* manuscrit grec. Toutefois, comme le texte grec de Complute ne concorde pas exacte-

ment avec les paroles de la Vulgate, le soupçon d'avoir uniquement traduit ce passage de la Vulgate, est déjà par là fort affaibli. Quant aux éditeurs mêmes, ils ne s'expliquent là-dessus en aucune manière, car l'observation en partie critique, en partie exégétique, qui se trouve à la marge, et qui est tirée de saint Thomas d'Aquin, n'explique nullement si ce *comma* se trouvait ou non dans un manuscrit de Complute.

Le soupçon élevé contre les éditeurs de Complute est encore affaibli par la circonstance, que jusqu'à présent on a découvert trois nouveaux manuscrits, où se trouve le *comma joanneum*. Erasme déjà s'en référait à un manuscrit britannique, d'où il avait transporté dans ses éditions les plus récentes le passage en question (1). Maintenant on le trouve dans le manuscrit de Dublin, auparavant de Montfort (n° 34 dans Griesbach) et dans deux autres, que Scholz le premier a vérifié en ce point (nos 162 et 173). Le premier, le n° 162, appartient au Vatican (2). Ce nombre de trois serait encore augmenté, si nous osions admettre que le manuscrit britannique d'Erasme est différent de celui de Dublin, comme en réalité ces deux textes s'écartent l'un de l'autre d'une manière assez sensible (3).

Ainsi, puisqu'il y a quatre manuscrits, et parmi eux un du Vatican, qui renferme le *comma joanneum*, on peut conclure, sans témérité, que les éditeurs de Complute ont dû lire aussi ce passage dans l'un ou l'autre de leurs manuscrits; et nous hésiterions encore moins à

(1) Cfr. Griesbach sur 4 Jo. 5, 7. Appendice à la seconde p. de son N. T.

(2) Scholz. Annotat. ad 4 Jo. 5, 7, dans son édit. du N. T. Le codex Ravianus de Berlin a aussi ce passage; mais il n'est lui-même qu'une copie du texte de Complute. Griesb. Append. p. 4 et 5.

(3) On voit les deux leçons dans Griesb. Append. p. 3 et 4.

soutenir cette assertion, s'il n'y avait pas possibilité que ce passage ait pu passer de la bible de Complute dans les nouveaux manuscrits n^{os} 34, 162 et 173. En outre, ce qui s'est passé entre Zuniga et Erasme rend ceux de Complute suspects à certain point.

Zuniga avait blâmé Erasme, d'avoir omis le *comma joanneum* (dans ses premières éditions). Erasme demanda qu'on lui montrât ce passage dans un manuscrit grec; mais son adversaire éluda cette demande et se borna à se plaindre de la corruption des manuscrits grecs (1).

Cela suffit sans doute pour fonder un soupçon, mais non pour former une conviction; surtout, comme nous l'avons déjà dit, que le texte grec de Complute ne s'accorde pas ici avec la Vulgate, et que dans près de mille autres passages, les éditeurs ont dédaigné de former le texte grec d'après la Vulgate. En soi, il n'est pas invraisemblable qu'ils aient trouvé le passage en question dans un manuscrit nouveau, comme Erasme. Mais l'eussent-ils sans l'autorité des manuscrits, adopté seulement d'après la Vulgate, le 12^{me} concile œcuménique et autres, il serait encore impossible de baser une accusation contre leur probité en général, sur ce cas unique et isolé, dans lequel, comme leurs contemporains en général, ils auraient agi par une critique de sentiment plutôt que d'après des principes fixes de critique. On plutôt tout ce qu'on peut leur reprocher revient à ce que soutenait déjà Griesbach, que les éditeurs de Complute se sont formé une trop haute idée de l'antiquité de leurs manuscrits, et ont donné pour *antiquissimi et vetustissimi*, d'après le langage de cette époque, des manuscrits qui pouvaient avoir environ 200 ans d'existence (2); et que,

(1) Griesbach, Appendix p. 7 et 8. Walch, I. c. p. 438.

(2) Il leur arriva la même chose qu'à Erasme; lui aussi appelle ses *codices*

dans les cas où leurs manuscrits n'étaient pas d'accord, ils adoptaient volontiers la leçon qui répondait à celle de la Vulgate (1). Or, cette manière d'agir mérite d'autant moins un blâme sévère, qu'on en revient davantage à la persuasion que le texte qui a servi de base à la Vulgate était excellent (2).

Dans tous les cas, le texte de Complute est beaucoup moins dépendant de la Vulgate que celui d'Érasme, qui, comme on sait, manquant de manuscrits grecs, a, notamment dans sa première édition, traduit des passages entiers de la Vulgate (3).

vetustissimos, venerandæ antiquitatis, et cependant ils étaient postérieurs au onzième et au douzième siècle. Ernesti, Neue Theol. Biblioth. Bd. 6. p. 718.

(1) Griesbach, N. T. Proleg. p. VI et IX.

(2) Plus récemment le comma Joanneum a été défendu, par Wiseman, Two letters on some controversy concerning 1 Joan. v. 7. Romæ, 1835; et Perrone, Prælectiones, t. II p. 254 etc.

Voici leurs raisons : 1° Le christianisme fut transporté d'Italie dans le nord de l'Afrique, au plus tard au commencement du second siècle ; 2° Avec la foi la Bible passa aussi d'Italie en Afr. 3° Cette bible fut traduite en latin en Afrique, non à Rome, où tout le monde comprenait alors le grec et où une traduction n'était pas nécessaire. (Cette réfl. de Wiseman est admise par Lachmann, N. T. græcè et latinè t. 4 Proleg. p. XI etc.) 4° Cette traduction fut faite dès le deuxième siècle et employée déjà par Tertullien, Saint Cyprien, etc. ; 5° Elle repose donc sur un texte plus ancien que tous les textes grecs qui nous sont connus, et qui atteignent au plus la fin du troisième siècle ; 6° Or puisque le comma joanneum se trouve dans la vieille version latine faite en Afrique, il se trouvait aussi dans les plus anciens manuscrits grecs portés de Rome en Afrique, et plus anciens par conséquent que nos plus anciens textes grecs ; 7° S'il manque dans ceux-ci, c'est que, ou il aura été retranché par des hérétiques antitrinitaires, ou omis sans dessein, par quelque copiste trompé par un ὁμοιοτελευτον, et de plus par un ὁμοιοαρχον ; de même que dans un Codex de Vérone, le v. 8., quoique certain aux yeux de la critique, et qui suit le comma joanneum immédiatement, a été omis, par ce qu'il commence et qu'il finit comme le v. 7.

(3) Haenlein Einl. ins N. T. Thl. — Guerike, Einl. ins N. T. Walch. l. c. 5.

Du reste , on ne peut nier que ceux de Complute n'ont eu à leur disposition *aucun* des meilleurs et des plus anciens manuscrits : partout, en effet, leur texte s'accorde avec les plus récents , lorsque ceux-ci s'écartent des anciens ; tandis que presque jamais il n'est d'accord avec les vieux manuscrits contre ceux d'une époque plus récente (1). Il est démontré entr'autres qu'ils n'ont pas eu entre les mains le respectable manuscrit *B* du Vatican , soit qu'alors au Vatican même on ne l'eût pas encore découvert , ou que le bibliothécaire ne pût pas le communiquer. Quels manuscrits ont donc été envoyés de Rome ? On l'ignore , parce que jusqu'à présent à Rome on n'a pu les découvrir. En effet , les différents manuscrits du N. T. en minuscules , qui se trouvent encore dans la Vaticane , et que Griesbach , Scholz et d'autres ont mis à profit , ne servent pas de base à la bible de Complute. Peut-être que , comme Ernesti le soupçonnait déjà , les manuscrits communiqués par Léon X , n'appartenaient pas proprement à la Vaticane , mais au pape lui-même , et que , pour cette raison , ils auront plus tard passé en d'autres mains.

Ce qui est aussi possible , c'est qu'après avoir servi , ils restèrent oubliés à Alcalá , et qu'ils partagèrent le triste sort des manuscrits des éditeurs en général. En 1784 , le professeur allemand Moldenhawer se rendit lui-même à Alcalá , pour les rechercher sur les lieux mêmes ; mais au lieu de les découvrir , il y apprit la fâcheuse nouvelle que le bibliothécaire les avait vendus dès l'an 1749 , comme des papiers inutiles , à un artificier nommé Toryo , qui les avait employés à faire des fusées ; précisément comme le duc Louis de Wurtemberg fit enlever du célèbre monastère de Hirsau une foule de manus-

(1) Griesbach, Proleg. p. VII.

crits pour en charger des canons (1). Le professeur Tychsen , compagnon de voyage de Moldenhawer , confirme cette nouvelle , et ajoute que Martinez , savant espagnol , à la première nouvelle qu'il eut de cette vente , chercha à sauver de la ruine ces trésors littéraires ; mais que tout avait été détruit , à l'exception de quelques feuillets épars , qu'il avait sauvés , réunis en liasse et déposés dans la bibliothèque d'Alcala. La circonstance que ces manuscrits ont servi à faire des fusées , fait conclure à Marsh qu'ils étaient récents et écrits sur papier , attendu que le parchemin n'est pas propre à cet usage (2).

Ainsi , grâce à l'ignorance barbare d'un bibliothécaire , il est devenu impossible de faire des recherches exactes , sur l'état et les qualités des manuscrits en question ; toutefois , la forme et l'espèce des caractères grecs qui y sont employés nous autorisent , croyons-nous , à conjecturer l'âge de ces manuscrits. Attendu que Ximenès dut d'abord les faire fondre , et que vraisemblablement il fit faire les estampilles d'après les caractères de ses manuscrits , il est permis de supposer que ces manuscrits en minuscules sont du 9^{me} au 13^{me} siècle. Or , d'après les recherches des critiques , les leçons de ceux de Complute s'accordent à peu près avec le Codex Havniensis 1 , avec le Laudianus 2 , le Vindobonensis Lambeci 35 et le Guelpherbytanus C (3).

Que si les critiques plus récentes du texte l'emportent de beaucoup sur celui de Complute , cette bible n'en con-

(1) Feilmoser Einl. ins N. T. 625. Michaelis Einl. ins N. T. Thl. 1. p. 775.

(2) Marsh , Anmerkung 1. p. 424.

(3) Haenlein , Einl. ins N. T. Th. II. p. 259. Walch. a a. o. s. 461
D'après Ernesti , le Codex Laudianus 2 , serait une copie de celui que les éditeurs de Complute ont principalement suivi.

serve pas moins la gloire d'avoir été la première entre les Polyglottes et la plus ancienne édition du N. T.

Alcala elle-même a beaucoup souffert des troubles de l'époque et s'est vue privée de son université ; mais la bible d'Alcala , répandue dans tout l'univers quoique à un petit nombre d'exemplaires , sera toujours célèbre , et à l'abri de l'affliction et de la misère qui , depuis cinquante ans , ont si abondamment éprouvé la malheureuse Espagne. Des fanatiques politiques ont bien pu renverser et détruire les excellents collèges que Ximenès semblait avoir fondés pour une éternité ; mais de même qu'ils ne sont pas parvenus à ensevelir son nom sous les débris de ses œuvres , ils ont encore moins pu imposer silence à la grande Polyglotte , qui proclamera à jamais la gloire de son auteur et son amour pour les études bibliques.



arrive pas moins la gloire d'avoir été la première entre les
Polytechniques et la plus ancienne école de N. T.

Alors elle-même a beaucoup souffert des troubles de
l'époque et a été vue privée de son université ; mais la Bible
d'Alcala , répandue dans tout l'univers pendant le petit
nombre d'années qui ont toujours séjourné , et a été
de l'édification et de la santé qui , depuis cinquante ans
ont si abondamment éprouvé la mathématique française.
Des savantes politiques ont bien pu reconnaître et détruire
les excellentes collections que Zamboni semblait avoir fon-
dées pour une éternité ; mais de même qu'il ne sont pas
parvenus à conserver son nom sous les débris de son édifice
ils ont encore mieux pu proposer d'être à la grande
Polytechnique , par conséquent à former la gloire de son
auteur et son amour pour les études politiques.

Il est à regretter que les collections de Zamboni
n'aient pas été mieux conservées ; mais il est à
remercier de ce que les savants politiques ont
pu reconnaître et détruire les excellentes
collections que Zamboni semblait avoir fon-
dées pour une éternité ; mais de même qu'il
ne sont pas parvenus à conserver son nom
sous les débris de son édifice ils ont encore
mieux pu proposer d'être à la grande
Polytechnique , par conséquent à former la
gloire de son auteur et son amour pour les
études politiques.

Il est à regretter que les collections de Zamboni
n'aient pas été mieux conservées ; mais il est à
remercier de ce que les savants politiques ont
pu reconnaître et détruire les excellentes
collections que Zamboni semblait avoir fon-
dées pour une éternité ; mais de même qu'il
ne sont pas parvenus à conserver son nom
sous les débris de son édifice ils ont encore
mieux pu proposer d'être à la grande
Polytechnique , par conséquent à former la
gloire de son auteur et son amour pour les
études politiques.

Il est à regretter que les collections de Zamboni
n'aient pas été mieux conservées ; mais il est à
remercier de ce que les savants politiques ont
pu reconnaître et détruire les excellentes
collections que Zamboni semblait avoir fon-
dées pour une éternité ; mais de même qu'il
ne sont pas parvenus à conserver son nom
sous les débris de son édifice ils ont encore
mieux pu proposer d'être à la grande
Polytechnique , par conséquent à former la
gloire de son auteur et son amour pour les
études politiques.

CHAPITRE XIII.

Autres travaux littéraires de Ximenès — La liturgie mozarabique.

Après avoir entrepris la Polyglotte en faveur de la théologie, Ximenès, vers le même temps, voulut aussi favoriser les études philosophiques par un autre grand ouvrage. En conséquence, il chargea Jean Vergara et quelques autres savants habiles dans le grec et le latin, de préparer une édition complète des écrits d'Aristote. A cette époque, la philosophie péripatéticienne, généralement fort estimée, était surtout en grande vénération en Espagne, où ce respect pour le Lycée avait passé des Maures aux chrétiens. On devait donc s'attendre à ce que l'imprimerie, nouvellement inventée, ne tardât pas à servir au prince des philosophes, comme elle avait servi au Livre par excellence; et quoique Alde Manuce, de Venise eût déjà donné de 1495 à 1498, la première édition grecque d'Aristote en cinq petits in-folio, Ximenès voulut enrichir les études d'une édition meilleure encore, laquelle, à côté du texte grec et de l'ancienne version latine, présentât sur une troisième colonne, une nouvelle traduction latine, qui précisât mieux le sens, encore souvent douteux. Vergara, en effet, mit sans délai la main à l'œuvre et traduisit d'abord une série d'écrits du Stagirite sur la physique, la psychologie et la métaphysique. Mais comme on n'en pouvait commencer l'impression

qu'après l'achèvement de la Polyglotte, la mort de l'archevêque, qui survint bientôt, fit avorter cette entreprise. Toutefois ce qu'il y avait d'achevé dans les travaux préparatoires, fut déposé dans la bibliothèque de la cathédrale de Tolède. Malheureusement, il ne vint plus de Ximenès, pour continuer l'œuvre commencée (1).

Les œuvres du célèbre exégète espagnol, Alph. Tostat, évêque d'Avila († 1455) eurent un sort plus heureux : Ximenès les fit imprimer pour la première fois, ainsi que plusieurs petits écrits, les uns en latin, les autres traduits en castillan, qu'il fit livrer à l'impression en même temps que la Polyglotte, plutôt pour l'instruction du peuple que pour l'usage des savants. Tels furent les lettres de sainte Catherine de Sienne, les écrits de sainte Angèle de Foligno, et de la bienheureuse Mechtilde, abbesse, l'Echelle (de la perfection chrétienne ou du ciel), de saint Jean Climaque, les règles de vie de saint Vincent Ferrier et de sainte Claire ; les Considérations sur la vie de Jésus-Christ, par le chartreux Landulphe, et une biographie de l'illustre archevêque saint Thomas (Beket) de Cantorberi (2).

Ximenès avait en vue de faire disparaître par là les mauvais écrits du sein des familles ; d'implanter et de répandre au loin la piété et les bonnes mœurs ; et dans ce but, il donna gratuitement une infinité de ces livres, édités et imprimés à ses frais. On les reçut avec avidité, et ils furent lus avec ardeur, tellement que cinquante ans après, du temps de Gomez, on n'en pouvait plus trouver qu'un très-petit nombre (3). Mais ce qui contribua plus encore à l'amélioration morale de son diocèse, ce fut une autre impression qu'il entreprit ensuite. Jusqu'alors, par-

(1) Gomez, l. c. p. 967. (2) Gomez, l. c. p. 967. 49, etc. (3) Gomez, l. c. p. 967, 58.

tout en Espagne les livres de chant ecclésiastique ne s'étaient propagés que par des manuscrits, ce qui rendait ces livres chers et rares tout à la fois. En conséquence l'archevêque en fit imprimer un grand nombre sur parchemin pour toute la suite de l'office ecclésiastique, en y faisant ajouter les notes et autres signes musicaux, et les fit distribuer à toutes les églises de son diocèse, afin qu'on pût entendre partout le chant grégorien, qu'il estimait beaucoup (1).

Voulant aussi provoquer le bien-être matériel du peuple, Ximenès chargea un cultivateur fort instruit et plein d'expérience, Ferrera, frère du professeur de rhétorique d'Alcala, de composer sur l'agriculture plusieurs ouvrages populaires, qu'il fit répandre parmi les gens de la campagne. Ces ouvrages, au rapport de Gomez, pouvaient marcher de pair avec ceux des anciens classiques qui ont écrit sur cette matière, et longtemps après, il s'en fit encore de nombreuses éditions (2).

Nous devons aussi une mention honorable à un autre plan de notre archevêque, aussi zélé pour les établissements littéraires que pour les sciences elles-mêmes. Pendant son séjour à Tolède, en l'année 1502, où il conçut le plan de sa Polyglotte, Ximenès avait examiné la bibliothèque de sa cathédrale, et trouvé plusieurs manuscrits précieux endommagés par l'humidité du local. Aussitôt, il prit la résolution de faire construire pour la bibliothèque un nouvel édifice qui fût mieux situé, spacieux, clair, bien aéré, et qui, richement doté, rivalisât bientôt avec la Vaticane par l'abondance de ses richesses littéraires. Mais les autres constructions qu'il avait entreprises ailleurs, principalement à Alcala, et les grandes dépenses qu'il fit dans différents autres buts littéraires, le forcèrent

(1) Gomez, l. c. 968. (2) Ib., 44, etc.

à remettre à un autre temps l'exécution de ce nouveau plan; et sa mort qui survint dans l'intervalle fit avorter ce projet (1).

L'examen qu'il fit de la bibliothèque de Tolède ne fut toutefois pas sans utilité pour l'Eglise et pour la science. Entre les manuscrits qu'elle renfermait, Ximènès en découvrit plusieurs en vieux gothique, et c'est ce qui lui inspira la pensée de sauver de la ruine qui la menaçait, la liturgie gothique ou mozarabique (2).

On ne sait pas avec certitude d'où la foi chrétienne fut d'abord introduite en Espagne, et dès lors, on ne peut dire quelle fut la forme de sa plus ancienne liturgie. Au reste, quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle disparut à l'époque de la conquête du pays par les Visigoths, au commencement du 5^{me} siècle. Ce peuple apporta de l'Orient l'hérésie arienne et, avec elle, une liturgie orientale et de caractère grec, qu'ils ne tardèrent pas à communiquer aux habitants du pays devenus leurs sujets. Or, soit que cette liturgie gothique ne portât en elle aucune trace d'altération arienne, ou que le poison de l'hérésie échappât à l'attention des orthodoxes espagnols; soit enfin qu'ils n'eussent pas la force de résister à l'intolérance de leurs nouveaux maîtres, si portés à la persécution; toujours est-il que cette liturgie d'origine grecque, s'y mêla, à différents degrés, à l'ancien rite; de manière toutefois que dans ce mélange même, bien que le latin lui servît d'instrument, le caractère oriental resta prédominant.

La liturgie espagnole subit un autre changement encore, lorsque les rois visigoths se convertirent au catholicisme, vers la fin du 6^{me} siècle. Au quatrième concile de

(1) Gomez, l. c. p. 968, 30 etc. (2) Ib. p. 969, 3, etc.

Tolède , tenu sous le roi Sisenand , en 633, les évêques , présidés par saint Isidore de Séville (†636), résolurent de mettre fin au désordre provenant de la différence des rites en Espagne, et d'introduire dans tout le royaume une seule et même liturgie , une psalmodie unique. Pour atteindre ce but , chaque évêque devait à l'avenir , mettre entre les mains de chaque prêtre , à son ordination , un rituel auquel celui-ci devrait rigoureusement se conformer dans ses fonctions ecclésiastiques (1). Il est probable que saint Isidore , le plus célèbre des évêques espagnols à cette époque , soigna lui-même la rédaction de cette liturgie commune , et qu'il forma le nouveau rituel à l'aide des anciens , en ajoutant , retranchant ou changeant , selon qu'il le jugeait convenable. De là vient que cette œuvre porte souvent son nom ; et c'est ce qui aura donné naissance à l'erreur , déjà réfutée par le cardinal Bona , que saint Isidore aurait composé lui-même un missel et un rituel tout nouveaux.

Cette liturgie gothique , avec son caractère grec et sa rédaction latine , fut bientôt en usage dans toute l'Espagne, à l'exclusion des autres ; et sa domination se soutint, sans être troublée par la liturgie grégorienne née aussi à cette époque , jusqu'à la conquête de la presque île par les Maures. On sait comment alors une partie des Espagnols restèrent sur le champ de bataille, et comment d'autres se retirèrent dans les montagnes du nord , pour y sauver leur liberté. Quant à ceux qui se soumirent aux Maures , ils purent sans danger conserver leur culte ; et comme on leur donna le nom de *Mostarabuna* (participe de la 10^me conjug. arabe) ; c'est-à-dire , *arabisés , mêlés* , leur liturgie reçut aussi le nom , tantôt de mostarabique , tantôt de muzarabique , mozarabique ou mixtarabique.

(1) Hard. Collect. Concil. T. III, p. 579, 2, etc., et Cap. 26, p. 586.

Mais pendant que les Mozarabes obéissaient aux Maures, leurs frères, restés libres, avaient reconquis peu à peu plusieurs lambeaux du sol de leur patrie, et Tolède, l'ancienne résidence de leurs rois, étaient même tombée en leur pouvoir en 1084. Vers le même temps, il se fit aussi un changement dans la liturgie des Espagnols libres : les papes Alexandre II et Grégoire VII obtinrent, par l'entremise de Hugo Candidus et du cardinal Richard, leurs légats en Castille et en Aragon, la substitution du rite grégorien à l'ancien rite gothique (1). Alphonse VI de Castille, par les conseils de sa femme Constance, qui, née française et accoutumée au rite grégorien, regrettait de ne pas le retrouver en Espagne, avait lui-même prié Grégoire VII de lui envoyer un légat avec les pouvoirs les plus étendus, par rapport à la réformation des cérémonies du culte ; et lorsque l'abbé Richard, de Marseille, s'y fut rendu, le haut clergé de Castille, réuni en synode à Burgos en 1076, accepta les changements à faire dans la liturgie, ainsi que les lois de Grégoire VII concernant le rétablissement du célibat ecclésiastique (2).

Mais lorsque, quelques années après, il fut question de substituer aussi le rite grégorien au rite mozarabique à Tolède qui venait d'être conquis, et qu'un concile, convoqué dans l'ancienne capitale, redevenue siège primate en 1088, eut décrété ce changement, il s'éleva de la part des Mozarabes une opposition si violente, qu'il fallut recourir à un duel et à un jugement de Dieu, pour décider à quelle liturgie on donnerait la préférence. Le champion de l'ancien rite, Jean Ruyz, triompha, mais le roi Alphonse désira qu'on recourût à l'épreuve du feu. Un

(1) Mariana, lib. IX, cap. 44, p. 364, et cap. 6, p. 354. — Le dernier de ces passages indique que l'introduction du rite grégorien en Aragon ne réussit pas encore complètement alors.

(2) lb. c. II, p. 364.

exemplaire de chaque liturgie fut jeté dans un feu ardent ; et tandis que celui qui contenait le rite grégorien rebondit, repoussé par la pile des bois entassés, l'autre resta dans les flammes sans être consumé. Déjà le peuple de Tolède était en jubilation de cette victoire ; mais le roi décida , que les deux liturgies , ayant l'une et l'autre échappé aux atteintes du feu , devaient continuer à être tolérées toutes deux dans son royaume. C'est de cette sentence que vint , dit-on , le proverbe , que *les lois vont où les rois veulent* (1).

Toutefois l'existence simultanée des deux liturgies ne devait pas être tout à fait également autorisée. L'office mozarabique ne fut toléré qu'à Tolède , et seulement dans les six paroisses de Sainte-Juste , de Saint-Luc , de Sainte-Eulalie , de Saint-Marc , de Saint-Torquatus et de Saint-Sébastien , qui avaient déjà existé sous la domination maure ; mais dans les autres églises de Tolède , et dans toutes les autres villes et localités , il fallut introduire le rite grégorien (2). Et à mesure que les familles mozarabes s'éteignirent , ou que par leur mélange avec d'autres familles , elles perdirent leur attachement à leur ancien rite , la liturgie grégorienne s'implanta aussi dans les six paroisses susdites , et la liturgie mozarabique ne fut plus en usage qu'à certains jours de fête peu nombreux et pour souvenir.

Les choses en étaient là , lorsque Ximenès monta sur le siège primatial de Tolède. On dit que le cardinal Mendoza , son prédécesseur , s'était déjà occupé plusieurs fois du rétablissement du rite mozarabique , et que la mort l'empêcha de poursuivre son plan. Ximenès se chargea de l'exécuter. Il recueillit tous les bons manuscrits

(1) Mariana, I. IX, c. 48, p. 377, etc. D'après Rodrigo, le rituel Grégorien aurait été brûlé. Robles, Vida y hazanas del cardenal Ximenès, p. 235.

(2) Gomez, I. c. p. 969. Robles, p. 242-231.